

Toiles @ penser

Cahiers d'Éducation permanente de

La Pensée et les Hommes

Sommes-nous des samouraïs ?

Baudouin DECHARNEUX

Dossier n° 2020-002

La Pensée et les Hommes

Émissions de philosophie et de morale laïque
pour la radio et la télévision – Publications

Fondateurs (1954)

Robert HAMAIDE, Georges VAN HOUT

Comité exécutif

Henri CHARPENTIER, Chemsî CHEREF-KHAN, André DEJAEGERE,
Anne-Marie GERITZEN, Michèle MIGNON, Jacques Ch. LEMAIRE,
Fernand LETIST, Fatoumata SIDIBÉ

Rubriques

Publications – Radio –
Colloques – Ateliers philosophiques

Publications

Nathalie DENEUMOUSTIER
02 650 35 90 – revues@lapenseeetleshommes.be

Secrétariat

Myriam GOOSE
02 640 15 20 – secretariat@lapenseeetleshommes.be

Médias

Fabienne VERMEYLEN
media@lapenseeetleshommes.be

Adresse centrale

Avenue Victoria, 5 – 1000 Bruxelles
<http://www.lapenseeetleshommes.be>

La Pensée et les Hommes

Association reconnue d'Éducation permanente par la Fédération Wallonie-Bruxelles

Connaissez-vous nos publications ?

Nous publions annuellement trois dossiers thématiques et un numéro « Varia ».

Dans sa nouvelle conception, notre revue paraît annuellement sous la forme de trois livres brochés qui comptent chacun environ cent pages et regroupent le point de vue d'une dizaine de spécialistes du sujet traité.

Chaque volume ambitionne de faire le point sur une question relative à la philosophie et à la morale de notre temps ou de traiter en profondeur un sujet qui intéresse les défenseurs des idéaux laïques.

Comment s'abonner à nos publications ?

En effectuant un versement au profit du compte :

IBAN : Be46 0000 0476 6336

de *La Pensée et les Hommes* Asbl

Le prix de l'abonnement annuel s'élève à 30 € (pour trois volumes thématiques et un numéro de « Francs-Parlers ») ou plus pour un abonnement de soutien. Si votre domicile implique un envoi par voie aérienne, majorez s'il vous plaît votre versement de 10 €.

Pour en savoir plus, visitez notre site Internet

<http://lapenseeetleshommes.be>

Les numéros relatifs à l'abonnement pour l'année 2020 seront consacrés aux thèmes suivants (sous réserve) :

n° 117 – *Migration, une approche humaniste*

n° 118 – *Homo Faber, l'avenir du travail*

n° 119 – *Critique(s) du réalisme*

n° 120 – *Francs-Parlers 2020*

Sommes-nous des *samourais* ?

Baudouin DECHARNEUX
Membre de l'Académie royale de Belgique,
Professeur à l'Université libre de Bruxelles

1. Introduction - Nous ne sommes pas des reconstituants

Tous les responsables de *dojo* le savent, ce sont massivement des mythes qui amènent les personnes à débiter le *kendo*¹. À la différence d'arts martiaux comme le *judo*, le *karaté*, l'*aïkido* où un certain nombre de pratiquants commencent leur cheminement en imaginant apprendre à se défendre, voire tout simplement à pratiquer un sport pour sa santé, l'art du sabre, au sens large, mobilise d'entrée de jeu les imaginaires. Aussi, peut-on soutenir la thèse que c'est un ressort de type « mythique » qui attire le futur pratiquant vers le *dojo*. *Kill Bill* ou de l'art de saucissonner son prochain, *Le Dernier samourai*² où de l'art américain d'apprendre aux Japonais ce qu'est le Japon, d'innombrables *mangas* « très tendance », des bandes dessinées en pagaille, et le nombre de débutants monte en flèche. Il est vrai dirons les méchantes langues qu'on parle en unités plutôt qu'en dizaines... Pour les « intellos » comme votre serviteur, *Les Sept samourais*³ ou *Kagemusha l'Ombre du guerrier*⁴, bref Akira Kurosawa, font très bien l'affaire. C'était à la mode, c'est devenu *vintage*. Un peu de spiritualité style « machin zen pas cher » genre « Ikea bobo », de l'hémoglobine à profusion, une petite barbe ou un chignon... et voici notre nouveau pratiquant en train de s'emmêler dans les nœuds de son *Hakama*.

Plus sérieusement, il apparaît que le ressort mythique, nous entendons ici le vocable au sens technique, est essentiel. C'est tout un imaginaire

¹ Dans ce texte, nous rassemblons sous le terme *kendo* l'ensemble des pratiques du sabre regroupées par l'*All Belgium Kendo Federation*. Il s'agit donc de *kendo* au sens large.

² *Le Dernier Samourai* (*The Last Samurai*) est un film américain réalisé par Edward ZWICK, sorti en 2003. Le film est une adaptation libre des événements de la rébellion de Satsuma en 1877.

³ *Les Sept Samourais* est un film japonais réalisé par Akira KUROSAWA, sorti en 1954.

⁴ *Kagemusha, l'Ombre du guerrier* est un film américano-japonais réalisé par Akira KUROSAWA, sorti en 1980.

qui est mobilisé avant de franchir les portes du *dojo* ; peut-être sont-ce ces représentations qui nous portent au fil de la pratique en dépit de l'idée que nous nous faisons de ce cheminement au fil des années. Un fait demeure certain en dépit d'un « certain amour » pour les armes, les batailles, les chevauchées fantastiques et les duels, nous ne sommes pas des reconstituants. Le *kendo* moderne n'a rien à voir avec des cérémonies visant à commémorer les moments historiques où les fameux *samouraïs* s'illustrèrent au Japon médiéval et moderne. Sur le plan philosophique, qu'il s'agisse du *kendo*, de l'*iaïdo*, du *jodo*, pour ne citer que ces disciplines principales, il s'agit de vivre ici et maintenant, bref d'être là et non en fuite vers un passé mythique ou un futur radieux. D'un certain point de vue si l'admiration des anciens peut être un moteur pour la pratique – l'idée d'école est en effet essentielle –, il n'en est pas moins vrai que le *kendo* n'est pas une nostalgie du passé.

2. Comprendre le mythe

Le *kendo* ne relèverait donc pas du mythe ? Encore faut-il s'entendre sur ce qu'est un mythe ; encore faut-il mesurer le caractère moteur de telles représentations et prévenir les dérives idéologiques potentielles qu'elles peuvent induire. Il est donc intéressant de s'intéresser aux mythes véhiculés par le *kendo* et de les mettre en perspective pour les comprendre philosophiquement. Parmi les plus importants, nous noterons le mythe de l'invincibilité (héros/*samouraï*), le mythe du maître (généalogie spirituelle), le mythe de la construction de soi (être artisan/forgeron de sa propre vie), le mythe du bien-être (être *zen*), le mythe de la fraternité d'armes (fraternité initiatique). Il nous faut donc entendre ici le mythe non comme un synonyme du mensonge –, l'argot ne dit-il pas « mythoner » pour qualifier un affabulateur ? –, mais comme un discours structurant le rapport qu'un sujet ou un groupe entretient avec l'invisible. Un détour théorique s'impose donc.

Dans un passage remarquable de son œuvre, Aristote souligne que s'apercevoir qu'une difficulté (de raisonnement) existe, c'est déjà s'étonner, aussi l'amour des mythes est, d'une certaine façon, une forme de sagesse, car le mythe en soi est « un assemblage de choses étonnantes ». La philosophie serait donc un effort visant à échapper à l'ignorance, non en vue d'acquérir un savoir pratique (critère utilitariste), mais bien pour la recherche de la sagesse en soi. L'humain possède sa finalité en lui-même et non en un autre, car il est libre ; la philosophie tire sa finalité d'elle-même, car elle s'attache à la connaissance de l'idée ce qui est la seule science libre, car contenant en elle-même sa propre finalité. Comme l'avait enseigné

son maître Platon, Aristote précise que la possession de ce savoir n'est pas humaine à proprement parler, car la nature humaine, sous bien des aspects, présente les stigmates de l'esclavage ; aussi, citant le poète Simonide, il précise que seul un Dieu posséderait un tel privilège (*Métaphysique* A, 2). On pourrait dès lors imaginer que, cette science n'étant pas à la mesure des dieux, les esprits les plus aiguisés en conçoivent quelque envie à l'endroit des divinités qui seules jouissent d'un tel privilège. Ceci n'a guère de sens selon le Stagirite, car le caractère divin de cette science doit s'entendre d'une autre manière. En effet, seul le Dieu possède en propre la science du divin ayant en lui le principe et la cause concernés. Il en résulte que si les autres sciences sont davantage nécessaires que la science divine (pour les hommes), il n'en reste pas moins que celle-ci leur est supérieure. En effet, Plotin déjà, en expert incontesté et donc critique de sa propre tradition, nous avait averti lorsqu'il disait : « Les mythes, s'ils sont vraiment des mythes, doivent séparer dans le temps les circonstances du récit, et distinguer bien souvent les uns des autres des êtres qui sont confondus et ne se distinguent que par leur rang ou par leurs puissances »⁵. Aussi, si l'on suit la leçon du philosophe platonicien, *le mythe est en soi un discours déformant, qui distend, distord, ce qui est en fait simultané en l'infléchissant au travers de catégorie visant à spatialiser et temporaliser une idée complexe pour la rendre intelligible*. On peut parler à cet endroit de schématisation au sens kantien⁶. Bref, il ne faut pas confondre le mythe et l'histoire ; toutefois, *si le mythe ne peut être confondu avec la pratique, il peut donner à penser*. De ce point de vue, la figure du *samouraï* est un mythe et elle donne à penser au sens où elle mobilise l'imaginaire.

3. Détour par l'histoire

Trois moments significatifs de l'histoire du Japon peuvent être pointés si l'on examine « la mythologie » du *samouraï*.

3.1. Le Japon médiéval a connu une caste de guerriers particulière désignée que nous nommons volontiers « *samouraï* ». Ces hommes étaient liés à un seigneur (*daimyo*) par un contrat exigeant que l'on peut comparer à celui de vassalité qui liait le subordonné à son suzerain dans l'Europe du Moyen Âge. Si l'imaginaire contemporain a lié des guerriers au

⁵ Voir l'article décisif de J. PÉPIN, « Plotin et les mythes », dans *Revue philosophique de Louvain*, 1955, pp. 5-27 (citation p. 6 et n. 6 ; Plotin, *Ennéades* III, 5, 9, 24-26 (trad. E. Bréhier).

⁶ Comme l'ont bien montré plusieurs études de L. COULOUBARITSIS : *Aux Origines de la philosophie européenne*, Bruxelles, De Boeck, 1992 et *Histoire de la philosophie ancienne et médiévale. Figures illustres*, Paris, Grasset, 1998. Voir aussi : B. DECHARNEUX, *Introduction à la philosophie de la religion, Du Pythagorisme à la fermeture de l'École d'Athènes*, Bruxelles-Fernelmont, EME Éditions, 2013.

fameux « esprit *zen* » volontiers associé au Japon, rien n'indique une telle pénétration religieuse au sein de cette « élite ». Au mieux s'agissait-il par des pratiques méditatives de mieux accepter la précarité de leur condition vouée à l'art de la guerre. Notons que du point de vue pratique, l'art du sabre était une pratique parmi d'autres, et pas nécessairement la plus importante.

3.2. La fameuse bataille de Sekigahara (préfecture du Gifu) en 1600 va changer la condition des hommes d'armes. L'époque Sengoku était révolue et l'époque Edo commençait. Cet affrontement entre les troupes de Ieyasu Tokugawa et Mitsunari Ishida liée au prestigieux clan des Toyotomi déboucha sur la victoire de Ieyasu qui unifia le pays et déboucha sur une ère dite de paix (comparaison avec la bataille de Waterloo en 1815). On notera que des armes à feu (canons, mousquets) étaient manipulées sur le champ de bataille et qu'il s'agit d'un affrontement qui prit des contours assez modernes. Dans les décennies qui suivirent la bataille, le statut des *samourais* changea. Ils devinrent davantage des hommes de lettres et d'administration tandis que le théâtre notamment magnifia leurs faits et gestes antiques. Notons la comparaison possible entre art du sabre à l'époque et celle de la France du XVII^e siècle (Louis XIII) : l'épée devint liée au prestige d'une classe, il faut interdire les duels, les suicides rituels (*seppuku*) sont associés à l'art du sabre, etc.

3.3. Lors du basculement de l'époque Edo vers l'époque Meiji, période magnifiée et romancée par le film *Le Dernier Samouraï*, la caste des *samourais* vit son pouvoir ruiné. Avec l'arrivée du Matthew Perry au Japon, le pays rompt avec l'ère Tokugawa où il contrôlait son rapport aux puissances étrangères et est contraint à l'ouverture internationale sur le plan commercial (1854). Bientôt, avec la fameuse restauration de Meiji (retour politique de l'empereur au premier plan), les samourais sont écartés du pouvoir et leurs privilèges abrogés. La rébellion de Satsuma est réprimée dans le sang (1877) ; cependant, les arts traditionnels (dont celui du sabre) sont sauvés par la création de la *Dai nippon butoku kai* (1895). Ceci atteste d'une prise de conscience de la valeur spirituelle des arts traditionnels.

3.4. Sans entrer dans les méandres des événements qui précipitèrent le Japon dans la Seconde guerre mondiale, un ultime développement mérite d'être indiqué. L'autorité américaine d'occupation interdit les arts martiaux qui, selon elle, avaient servi de support au gouvernement militaire d'avant le conflit. Subtilement, le Japon parvint à réhabiliter ceux-ci, au premier chef le *kendo*, en le présentant comme une valeur traditionnelle (liée au *zen*), une pratique susceptible de construire l'homme par l'émulation (non la compétition), une voie ayant une valeur à la fois traditionnelle

et universelle (*do*). Les dimensions esthétique et philosophique du *kendo* venaient ainsi au secours d'un pays ravagé et humilié par le conflit. Grâce au travail inlassable de *senseis* japonais (au Japon et hors Japon), cet élan fut spectaculaire et force l'admiration. Le *kendo* en particulier s'affirma comme un « *do* » à part entière.

4. Mythes portés par le théâtre

Mythe du héros (*samourai*), c'est sans doute le théâtre *kabuki* qui construisit l'idée du *samourai* mythique qui essaimera dans les arts et les lettres jusqu'à l'époque contemporaine. En effet, comme nous l'avons déjà souligné, le pratiquant contemporain se construit volontiers autour de l'idée qu'il est l'héritier d'un *samourai* du Japon médiéval. La panoplie du « parfait petit *kendoka* » – armure, foulard symbolique, sabre de bois et bambou, *iaïto* et *jo* – renforce certainement cet « effet Moyen Âge » qui, convenons-en, peut être assez cocasse. Le *look* du *samourai* peut être assorti de l'indispensable chignon et d'une foule d'accessoires exotiques dont l'objet est sans doute de manifester l'adhésion à un ensemble de « valeurs » du passé et de se démarquer par rapport au monde contemporain. On range le portable et on brandit le *shinai*, on se filme sur le même portable et on s'affiche sur « *Face Book* »... L'ironie est facile, mais que celui qui n'a jamais péché jette la première pierre ou plutôt, histoire de faire *ninja*, le premier *shuriken*. Qu'il s'agisse des récits, des représentations théâtrales, des films et autres séries, des *mangas*, le héros apparaît comme une figure centrale opérant une quête, souvent celle d'un artefact qui lui donnera avantage, privilège, gloire, ou, pour les récits les plus sophistiqués, la découverte de soi-même. Il permet de caresser l'image toute narcissique d'une perfection en soi qui, passant par le travail sur le corps, l'entraînement mental et le respect de certaines valeurs, autoriserait l'idée qu'on est en quelque sorte une œuvre d'art qui s'ignore.

Lors de la sortie de films comme *Kill Bill* ou *The Last Samurai*, un nombre significatif de personnes ont rejoint les *dojos* et certaines d'entre elles, peu nombreuses il est vrai, sont restées. En dernière analyse, la prospective des personnes séduites par l'image du *samourai* peut être associée à celle de la volonté de dépasser ses peurs et angoisses. En imitant ces héros du passé et leurs belles qualités, dont la fidélité et le courage, on se met ainsi en porte à faux avec une époque volontiers perçue comme violente et anxiogène. Pour mener à bien cette quête du « meilleur de soi », réaliser son héroïsation, il faut un maître. Selon les idées communes, le maître est une personne qui portant au plus haut point les valeurs d'une discipline, d'un art, est reconnu comme ayant une expertise hors du commun et avoir

intégré, incorporé, les qualités qu'il a acquises. Le vieux maître chinois ou japonais, cheveux blancs, regard perçant, pouvoirs infinis, est un *topos* des imaginaires du *kendo*. Le pratiquant se conçoit comme un récipient dans lequel le savoir du maître se déverse, débordant en sa surabondance, puis, par le jeu de l'imitation, autorise l'espoir de conquête de cette maîtrise tant convoitée. Au terme d'un long processus d'apprentissage, il sera à son tour un maître reconnu et admiré. Il s'agit d'une théâtralisation de nous-mêmes, une confusion entre jouer au *samouraï* et pratiquer le *kendo*.

5. La reconnaissance d'une maîtrise et d'une voie

Le maître est un objet de pensée sans doute nécessaire, mais qui doit s'estomper au fil de l'apprentissage qui mettra en évidence qu'il s'agit d'un *transfert* (au sens psychanalytique). Il s'agit d'une confusion commune entre « avoir une connaissance » ou laisser un savoir l'actualiser en soi. Le « maître » peut au mieux indiquer les améliorations potentielles et éviter que le chemin se transforme en errance, il ne peut déverser un savoir comme on remplit un vase d'eau pure. *Cette confusion entre l'être et l'avoir est fort commune*. Elle est renforcée par notre paresse naturelle qui consiste à croire qu'un autre, l'Autre, détient les clés de notre bonheur ; au mieux, le détour par un tiers indique qu'une telle quête se trouve en nous. Deux écueils surgissent si l'on persiste dans une telle représentation de l'apprentissage, d'une part, le maître devient décevant, *il ne peut qu'être décevant* ; d'autre part, celui-ci est surinvesti d'une telle mission qu'il peut à son tour s'égarer. Somme toute, il s'agit de la même erreur qui nous illusionne lorsqu'amoureux d'une personne nous attendons d'elle qu'elle comble tous nos désirs et/ou qu'elle nous complète. Nous posons alors sans nous en rendre compte les premiers jalons de notre futur échec. Le « maître » au sens authentique du vocable ne serait-il pas celui qui a conscience du caractère erratique d'un tel chemin ? Sommé de suivre les enseignements d'un maître, sous peine d'être un *ronin*, le pratiquant découvre qu'il est son propre maître... Pas question donc d'imputer à l'Autre ses échecs, pas question de promettre à l'Autre ce qu'on ne peut donner ne le possédant pas, pas question d'empêcher l'Autre de suivre son chemin quand, à un carrefour, il prend la décision d'emprunter une autre voie. *Le « maître » est le fantôme de la liberté ; la maîtrise consiste à quérir la liberté en soi*.

Il faudrait donc se construire soi-même. Comme le forgeron, tout aussi mythique dans sa maîtrise de la forge que le maître précité, l'idée serait d'arriver à mettre ensemble une série de composantes pour que le précieux alliage devienne une fine lame. En passer par les éléments, eau, air, terre,

feu, bois, métal, puis prendre la forme de la perfection instrumentale tant convoitée. Il est quelque chose du mythe alchimique, fusionnel avec les divers éléments, dans cette quête d'un soi enfin adapté la finalité qu'on lui assigne. Si le maître procède de la généalogie spirituelle, celui de l'alliage procède de la symbolique technologique, comme si en combinant et ajustant les techniques, on serait apte à se transformer, se réaliser. Cette idée alchimique est assez proche des spéculations taoïstes prônant précisément cette transmutation alchimique. Parallèlement, cette approche « technique » de l'humain dans son rapport à lui-même est doublée de l'idée de « fusionner » avec les forces de la nature. On apprendrait ainsi les techniques que les animaux possèdent « spontanément » ; on se fondrait dans la nature pour mieux participer à ses forces, les intégrer, les orienter. À l'instar du forgeron, maîtrisant les éléments pour fonctionner une lame invincible, le pratiquant ferait « un » avec la nature par le détour de la culture. Le mythe est d'autant plus séduisant qu'il va rencontrer indirectement certaines aspirations écologiques contemporaines. La lame forgée est d'autant plus magique qu'elle est élaborée par un technicien de haut vol.

6. Mirage écologique ?

Pour séduisante que soi cette approche, elle débouche souvent sur un constat d'impuissance liée aux circonstances mêmes de la vie quotidienne. Nous ne vivons pas dans une forêt de bambou, prenant des douches froides sous des cascades énergisantes, nous alimentant de substances infiniment pures, travaillant inlassablement des techniques transmises par des maîtres à ce point observateurs qu'ils auraient capté les secrets des animaux sauvages. Il faut donc faire aveu d'impuissance et, une fois de plus, les causes de l'échec se trouveraient en dehors de nous-mêmes ce qui équivaut à nous infantiliser implicitement. Vivre dans l'imaginaire s'avère assez vite déprimant et même assez dangereux pour l'équilibre psychologique. Pour le « maître » de telles représentations, assorties de considérations délirantes, rendent la tâche insurmontable puisque l'amélioration des performances pratiques est antithétique avec des projections hors propos.

Le mythe du bien-être traverse la pratique martiale. Être mieux dans son corps, être mieux avec les autres, être mieux adapté son milieu professionnel, être mieux dans « sa peau ». Bref, s'améliorer qualitativement pour rendre sa vie plus supportable. En fait, il n'est pas incongru d'espérer « être mieux » quand on pratique régulièrement un sport... La mode de la pleine présence ayant gagné les milieux jadis

branchés aujourd'hui « bobo », le *kendo* pourrait être pris comme un de ces lieux où on apprend à « planer » sans psychotrope. Pourquoi pas si ceci peut diminuer les inclinaisons à l'assuétude devenues si communes au sein du monde contemporain ? Il n'empêche que la surdétermination d'un lieu spécifique comme lieu du « bien-être » est de nature à créer une autre forme d'assuétude : celle de la quête d'adrénaline sans limites. Si l'on ne sent bien que dans pratique, on manifeste en dernière analyse son mal-être chronique. On s'hypnotise soi-même réactualisant sans cesse la nécessité d'une nouvelle séance d'hypnose. On s'obsède sur le « se sentir bien » jusqu'à l'épuisement.

L'homme est un animal social. Contraint à une vie souvent solitaire, du moins sur le plan affectif, au sein du monde contemporain, même et parfois surtout au sein des grandes villes, il n'est pas étonnant qu'il cherche son semblable et une relation structurée au sein d'un groupe. Sur ce point le *kendo* est très rassurant puisque, fortement hiérarchisé, il permet de se situer rapidement et efficacement. En outre, les entraînements classiques, structurés et répétitifs, sont conçus pour permettre en toute sécurité d'évoluer harmonieusement au sein du groupe. Tout ceci procure une sensation de confort et de sécurité. Si le *dojo* est un espace social, sa finalité demeure l'enseignement et la pratique d'une voie, aussi le surinvestir sur le plan fraternel peut s'avérer fort décevant. Il est certain que se mettre en tension, voire en position de fragilité, lors de confrontation avec d'autres, entraîne à terme une forme de confiance et de respect. Plus ces notions s'installent, plus la qualité de la pratique augmente. Il est toutefois une différence entre vivre des rencontres positives et exiger des relations sociales privilégiées... Le surinvestissement émotif du *dojo*, conçu comme une grande famille, la case commune de la tribu, le centre d'une union initiatique, installe involontairement un certain stress entre les personnes. Le mot de trop, l'excuse oubliée, le geste involontairement un peu sec, l'absence de qualité d'écoute, et les autres avatars communs de la vie, épuisent les pratiquants qui finalement s'écartent de la pratique, car sans cesse mis sous pression par des attentes impossibles à rencontrer. De même, les enseignants transformés en gestionnaires de groupe ou en G.O. sont constamment accusés de privilégier l'un ou l'autre, de porter davantage attention à un groupe ou un individu, à ne pas avoir écouté avec attention une demande, etc. En détournant de sa finalité le travail du groupe, on finit par empêcher les effets fraternels qu'il peut générer lorsque l'ambiance est positive. Un psychanalyste dirait sans doute qu'à vouloir jouir à toute force, on hypothèque les chances d'atteindre son but... Tout ceci pourrait paraître bien pessimiste. Une apologie de la déconstruction chère aux philosophes occidentaux contemporains.

7. Vers davantage de simplicité

Un des aspects les plus délicats à décrire du *kendo* est l'attitude intime du pratiquant. C'est elle qui fait que le même geste ne reflétera la pratique de la personne que si l'on perçoit l'intimité de son auteur. On peut se prendre pour Miyamoto Musashi, on peut vouloir s'imposer à l'autre et chercher à le battre à tout prix, on peut être en travail sur soi-même... Et surtout, on peut être l'un des trois en alternance, car il n'est nulle dogmatique en la matière.

Quand on travaillait au sabre, il n'y avait pas de seconde chance. Le *kendo* offre en permanence cette seconde chance. C'est ce qui permet, quelle que soit l'erreur commise, de se reprendre et d'essayer à nouveau. À ce stade, évoquons la place que tiennent les examens de grades, car elle est singulière. On l'a déjà dit, il y a une hiérarchie qui est liée au « *dan* ». Le *kendoka* ne porte pas de signe extérieur de grade. Les positions relatives ne se voient que lorsque l'on est en *seiza* dans le *dojo*. Cette position est en effet principalement liée à l'ancienneté dans le grade. Elle dépend donc des examens réussis.

Ainsi, le *kendo* moderne est sans doute à l'opposé du monde des *samouraïs* dont il s'inspire pourtant. Après la Seconde guerre mondiale, une pédagogie du sabre s'est peu à peu élaborée qui inclut un élément essentiel en matière d'enseignement : la nécessité de tenir compte de ses propres erreurs et de les tenir pour essentielle pour l'intelligence du cheminement. Loin du champ de bataille et du caractère aléatoire du destin de chacun lorsqu'on s'étripe, le *kendo* contemporain privilégie d'autant mieux l'instant présent qu'il s'efforce de transmettre *l'idée qu'il est précieux par excellence*. C'est en ce qu'il est proche d'une certaine idée du *zen* et sans doute plus proche de cette dimension philosophique que par le passé. Le *kendo* traditionnel est étrangement contemporain. Mais, comme l'ont montré certaines études anthropologiques, l'idée de tradition elle-même est plastique par essence. Il ne faut pas confondre tradition et folklore. Nous devons sans doute passer par des représentations mythiques de notre *kendo* pour nous dépouiller progressivement, les mettre en perspective et peu à peu les voir s'estomper pour discerner la simplicité d'une voie et ressembler comme une sœur jumelle à nos propres destinées.

8. Apports philosophiques

On oppose fréquemment philosophies occidentales et orientales. Quelles seraient donc les lignes de fractures entre ces traditions ?

– L'Orient privilégie l'orthopraxie (droite pratique) en matière d'apprentissage. L'ici et maintenant en insistant sur une remise en question permanente : il s'agit d'une valorisation du doute pratique (en Occident le doute théorique est surdéterminé). On peut apprendre de ses erreurs. On assume le caractère paradoxal d'un apprentissage d'autant plus fort qu'il est associé avec la reconnaissance de l'erreur. C'est le projet de la *Royal Society* (1660).

– Les pensées orientales défendent la thèse d'une nature commune à l'ensemble des humains. Il est certainement un « sujet » dans ces façons de lire et de dire le monde ; ce sujet est compris en interdépendance avec les autres. Ses contours identitaires sont différents. C'est l'idée moderne de pensée réticulaire.

– Le corps est considéré comme faisant partie intégrante du rapport au monde et des manifestations de la subjectivité. Derrière ce constat se niche l'idée que corps et esprit font un et qu'en conséquence l'amélioration d'une des composantes a une incidence directe sur l'Autre. C'est en soi l'idée de « *do* ».

– Un des messages les plus importants des philosophies orientales est de soutenir la thèse d'une identité commune entre les personnes. « Tous les mêmes ». Autrement dit, je vis ce que tu vis et réciproquement. Derrière la diversité phénoménale, se cache une nature commune qu'il convient de découvrir en élaguant peu à peu ses particularités trompeuses pour mettre à jour l'essentiel. C'est l'image du « *bonsai* ».

Curieusement alors que nous ne sommes pas des *samouraïs*, nous voici, par un curieux détour, confrontés aux préoccupations qui furent les leurs lorsqu'ils tentèrent de préserver leur identité dans un monde par définition mouvant. *Le détour par l'étranger révèle l'étrange qui est en nous* disait l'érudite Marcel Detienne décédé il y a quelques jours. En dernière analyse, ce chemin vers l'Autre, cet ailleurs étrange qu'est l'Orient pour les Occidentaux, n'est-il pas une façon de mieux se connaître soi-même ? Nous ne sommes pas en train jouer aux *samouraïs* (*ken jutsu*), car nous sommes finalement comme eux : des humains en recherche malgré nos doutes, nous suivons un *do*, notre *kendo*). Tout d'un coup, le passé ressurgit et présente un air de parenté, comme un partage d'humanité. Serions-nous donc tous des *samouraïs* ?

Bibliographie

- BARTHES R., *L'Empire des signes*, Paris, Éd. du Seuil, 2015 (1970).
- BENEDICT R., *Le Chrysanthème et le sabre*, Arles, Picquier, 1987 (1946).
- BERGUES A. (dir.), *Dictionnaire de la civilisation japonaise*, Paris, Hazan, 1994.
- BERGUES A., *Le Sauvage et l'artifice : les Japonais devant la nature*, Paris, Gallimard, 1986.
- BROSSE J., *Zen et Occident*, Paris, Albin Michel, 1992.
- BROSSE J., *Maître Dôgen, moine zen, philosophe et poète*, Paris, Albin Michel, 1998.
- Calvet R., *Les Japonais*, Paris, Armand Colin, 2007.
- CLEARY Th., *L'Âme du samouraï. Une traduction contemporaine de trois classiques du Zen et du Bushidô*, Paris, Éditions du Rocher, 2005.
- DECHARNEUX B., « Quelques avatars antiques de la conscience et de ses projections artistiques en Occident », dans *Art et religion*, édité par A. DIERKENS, S. PEPPERSTRAETE et C. VANDERPELEN-DIAGRE, Bruxelles, Éd. de l'Université de Bruxelles, 2010, pp. 31-39.
- DELORME P., *Kendô. La voie du sabre*, Paris, Guy Trédaniel, 2007.
- DOGEN (Maître), *Shôbôgenzô. La vraie Loi, Trésor et l'œil*, Vannes, Sully, 2005 (trad. Française Y. Orimo).
- FRANK B., *Dieux et Bouddhas au Japon*, Paris, Odile Jacob, 2000.
- FIESCHI A., *Le Masque du samouraï*, Arles, Philippe Picquier, 2006.
- GIRAT D., « Les religions du Japon », dans *Encyclopédie des religions* (F. Lenoir et Y. Tardan- Masquelier, eds) TI, Paris, Bayard, 2000 (nouvelle édition revue, augmentée, mise à jour), pp. 1133-1153.
- GUIGOT A., *Petite philosophie des arts martiaux*, Paris, Milan, 2006.
- HEIDEGGER M., *Acheminement vers la parole. Dialogue avec le Japonais*, Paris, Gallimard, 1981. HERRIGEL E., *Le Zen dans l'art chevaleresque du tir à l'arc*, Paris, Dervy, 2003.
- HIAI Tomio, *Zen and the Mind*, Tokyo, Japan Publications Trading Company, 1978.
- HIRAKAWA Nobuo, *Kendo fundamentals and Waza to win*, Kendo World, 2018.

- MIYAZAKI M., *Kendo is my philosophy*, Tokyo, Taijiku & Sports Publishing Co., 2010.
- NITOBÉ I., *Bushido. The Soul of Japan*, Tokyo, Charles E. Tuttle, 1969.
- PINGUET M., *La Mort volontaire au Japon*, Paris, Gallimard, 1984.
- SEKULOVSKI J., *Postures et pratiques de l'homme. Postures et pratiques de l'homme*, Paris, L'Harmattan, 2013.
- SIEFFERT R., *Les Religions du Japon*, Paris, PUF, 1968.
- SIEFFERT R. et WASSERMAN M., *Théâtre classique*, Paris, Publications orientalistes de France (Arts du Japon), 1997.
- SUN Tzu, *L'Art de la guerre*, Paris, Flammarion, 1972.
- TESSIER M., *Le Cinéma japonais : une introduction*, Paris, Nathan, 1997.
- TODOROV T., *Nous et les autres*, Paris, Éd. du Seuil, 1989.
- TOKITSU K., *Budô. Le Ki et le sens du combat*, Méolans-Revel, Éditions Désiris, 2000.
- TOKITSU K., *Miyamoto Musashi. Maître de sabre japonais du XVII^e siècle*, Désiris, Paris, 1998.
- TOULA-BREYSSE J.-L., *Le Zen*, Paris, PUF, 2010.
- YAMAMOTO J., *Hagakure*, Paris, Guy Trédaniel, 1999.

Sur ce document, on peut contacter Baudouin Decharneux à l'adresse courriel suivante : bdecharn@ulb.ac.be

Nos Toiles @penser 2019

disponibles sur demande et sur notre site <https://www.lapenseetleshommes.be>

Franc-maçonnerie

Bandes dessinées et la franc-maçonnerie

Les images antimaçonniques

La « der des ders » ? Des tranchées d'hier aux tranchées d'aujourd'hui

«Les gilets jaunes», réflexion psychologique et maçonnique

Réflexion à propos de l'islam

À propos du « féminisme musulman » : utopie, oxymore ou réalité ?

Pourquoi ne parle-t-on jamais du « judéo-islam » et des

« judéo-musulmans » au même titre que les « judéo-chrétiens » ?

Obsolescence programmée : pratique et lutte

Les différents types d'obsolescences

Acteurs ou complices ?

Citoyens d'abord

Les citoyens interrogent

Le nucléaire

Fin du nucléaire belge en 2025

Le nucléaire : un dilemme ?

Les énergies fossiles, une fausse solution

Le nucléaire, plus fiable qu'il n'y paraît ?

Le nucléaire, une utopie ?

Comprendre aujourd'hui au travers des miroirs culturels

L'écrivain soviétique de la dissidence : Alexandre Soljenitsyne

L'écrivain russe de l'exil

Dante et Ulysse

Dante et les grands hommes de l'Antiquité gréco-romaine

Sacralité de la langue

La liance et les liances. Du biologique au philosophique

Le travail : notion, valeur, œuvres
Homme féministe : mauvais genre ?
Une Europe plus laïque ?
Plaidoyer pour un pragmatisme vigilant
Un viol à l'école communale
Le naufrage de la raison
Ouvertures
Carcans
Quand l'impensé ou l'impensable se révèlent
La véritable histoire de l'Europe occidentale

Retrouvez la liste complète de nos *Toiles@penser* sur notre site internet à l'adresse www.lapenseeetleshommes.be, sous l'onglet Toiles.

Vous pouvez également obtenir la liste de nos *Toiles@penser* ou une de nos *Toiles@penser* en version papier sur simple demande au 02 640 15 20 ou par mail à secretariat@lapenseeetleshommes.be.

**Vous souhaitez être tenu(e) au courant
de nos publications, de nos émissions radiophoniques
et de nos activités ?**

Rien de plus simple,
consultez notre site internet
<http://www.lapenseeetleshommes.be>

ou

renseignez-nous votre adresse de courriel
et nous vous enverrons nos programmes détaillés



La Pensée et les Hommes Asbl

Avenue Victoria 5 – 1000 Bruxelles
Tél. 02 640 15 20 – 02 650 35 90
secretariat@lapenseeetleshommes.be
revues@lapenseeetleshommes.be
media@lapenseeetleshommes.be

Visitez notre site

www.lapenseeetleshommes.be

Association reconnue d'éducation permanente
par la Fédération Wallonie-Bruxelles